



Par
CAMILLE NEVERS

Un cheval s'échappe comme une chimère qu'on affole – Zahorí est le nom de la jument blanche emballée dans un galop éperdu. Son propriétaire, Nazareno, las d'attendre son retour, se lancera à sa recherche: âme de granit et de songes évanouis, c'est un gaucho mapuche, autant dire un «cow-boy indien», analogie facile à nos références en Cinémascope, mais un cavalier des steppes de la Patagonie sans monture. Parallèlement – en fait non, sans géométrie répertoriée – Mora, l'adolescente sur laquelle s'ouvre le film en désertion d'internat, la gringa échappée, cherche Nazareno, son ami, dont elle voudrait suivre la voie pour devenir, même si le mot n'existe pas, «gaucho». *Zahorí* travaille à emprunter avec eux l'esprit de la route – se perdre.

Tous les clichés sont vrais, du moment que le cinéma les restaure hors carte postale, sait les rendre à leur

«Zahorí»

Haut galop

Superbe récit d'errance et d'initiation, le «western inversé» de Mari Alessandrini fait se croiser des duos incongrus et des couples impossibles dans la rude immensité de sa Patagonie natale.

réalité naturelle, les cadrer selon une inspiration anthropobiographique – ici l'enfance de pampa argentine et les travaux ultérieurs, de photographie et de théâtre itinérant, de la cinéaste Mari Alessandrini.

GENRE MAL-AIMÉ

A cette condition, le film brouille la carte des randonnées trop tracées et des visites fléchées: la vie dure, solitaire sous l'immensité drue, un horizon de mort et de poussière, un conte au temps non linéaire, l'existence de dépressions psychométéorologiques, d'un animisme qui n'a pas encore tourné à l'antispécisme végan des parents de Mora, immigrés suisses italiens, une errance sans boussole, qui ne cherche pas à relier les points cardinaux d'un récit escarpé. Le film semble prendre les mesures d'un arpenteur atteint de cataracte pour s'imprégner du lieu, disposer à des distances différentes des êtres saugrenus, tous intrus et corps étrangers à divers degrés: des «visages pâles» aux chansons d'italo-pop, du gaucho



Mora rêve de devenir «gaucha», même si le mot n'existe pas. PHOTO NORTE DISTRIBUTION



rique, mythologie pionnière de la «dernière frontière». *Go West*, et Hollywood put devenir le territoire d'abord aride des usines à fiction, cow-boys et burlesques acoquinés. Le western est à double tranchant, réactionnaire récit du conquérant, prêtant le flanc à la démythification que sa légende impose.

SOUFFLE DES SPECTRES

Alessandrini préfère parler de «western inversé». Elle se livre au genre aux antipodes, féminin et indigène, mais toujours traversé d'agonies perdues sous la lune, de couples séparés en chanson, d'agriculteurs en crise, de gauchos de longue date délaissés par leur épouse, de récit d'initiation. En filigrane, *Zahorí* est parcouru de duos à tâtons et de couples impossibles, étranges surgissements. Ainsi, gît le souvenir de Luigi Tenco et Dalida en playback, fantôme d'amour de la pampa, au galop, bambino. Autres duos empêchés : les deux missionnaires évangélistes très blancs, très roux, très Dupont et Dupont *yankee doodle*; Mora et son hirsute petit frère blondinet, qui la garde d'elle-même et la suit comme son ombre. La vue se trouble à l'horizon puisqu'il n'y a pas de chemin, pas de route, pas de récit prémâché, seulement des bifurcations. Mora avance dans la vastitude de ce «temps des cendres», saison fabuleuse parcourue du souffle des spectres reparus, des montures à cru. Mora inscrit son tempo d'enfant, tour à tour agile et maladroite, à la poursuite d'un tatou ou du cheval errant, et lente, cheminant sur la ligne des crêtes de paysages à perte de vue, épousant de la terre les accidents, les monticules et les cavités, enfant métissée par la nature qu'elle s'est choisie et qui l'a élue, en cela fordienne : cavalière exilée, sauvage, avançant dans le plan comme les *Cheyennes*, à la vitesse des montagnes. C'est un premier film fait d'endurance, et d'effets de surprise alanguis – c'est-à-dire qu'il laisse à certains signes énigmatiques le léger décalé de leur compréhension – comme ces poissons qu'on enterre, cette sérénade à une brebis inerte, la voix du petit frère qui résonne d'on ne sait où, un coutelas au fond des rêves au cœur percé qui finira par couper une chevelure et un licol dans un geste jumelé de liberté. Sa réussite, au prisme de sa perception sinieuse, est indéniable, assez pour attendre le prochain lamento impassible, le découpé de l'amour en-fui, le film suivant. ◀

ZAHORÍ de MARI ALTESANIPEDU
Avec Luis Yurroza, Santos
Cinapil... 11-13

qui va à pied au berger pêcheur et musicien, des deux costards cravates sous le cagnard à la formation d'une équipe de foot – où les filles sont interdites.

Il y en aura qui parleront d'anti-western, ou de post-western, enfin de ce quelque chose qui ne serait plus tout à fait mais demeurant encore «un western». Cela, cette répugnance, parce que le genre est devenu minoritaire, frugal, mal-aimé. Comme tout récit édifiant et mensonger de conquête, le moment vient un jour ou l'autre de faire retour, de mettre en crise le discours majoritaire faussé, partiel : John Wayne et Fort Alamo, les Indiens et les cow-boys, le génocide et le colonialisme, fictions et documents à mettre en question, sinon en pièces. A ce crible d'orpailleur, surprise, les beaux films restent. Peut-être le western a-t-il sans le vouloir été inventé à cette fin de mise en doute plus que tout autre genre hollywoodien (avec le film de guerre), puisqu'il est le contemporain exact de la naissance du cinéma et de l'histoire de l'Amé-